

**Simone Routier et Harry Bernard, Ivan Carel et Samy Mesli,
Victor-Laurent Tremblay**

Samuel Mercier

Numéro 145, printemps 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66056ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, S. (2012). Compte rendu de [Simone Routier et Harry Bernard, Ivan Carel et Samy Mesli, Victor-Laurent Tremblay]. *Lettres québécoises*, (145), 50-51.

☆☆☆ 1/2

SIMONE ROUTIER et HARRY BERNARD

Je voudrais bien être un homme.*Correspondance littéraire entre Simone Routier et Harry Bernard*

Édition préparée par Guy Gaudreau et Micheline Tremblay

Ottawa, David, 2011, 206 p., 30 \$.

Être poète en 1928

Simone Routier a un jour été une poète connue au Québec. En publiant sa correspondance avec l'écrivain Harry Bernard, Guy Gaudreau et Micheline Tremblay tentent de faire revivre cette figure presque oubliée de la littérature québécoise.

Un peu comme les Alfred DesRochers, Blanche Lamontagne-Beauregard, Robert Choquette ou Harry Bernard cités dans cette correspondance, la plupart des écrits de Simone Routier ont aujourd'hui sombré dans l'oubli général. À juste titre, diraient les mauvaises langues, la critique littéraire ayant tenté tant bien que mal d'évacuer ce passé provincial, institutionnel et plutôt médiocre de la poésie québécoise.

Il faut dire qu'à l'époque où Routier écrivait sa « Prière » ou sa « Clarté bleue », le papier des premières éditions d'*Alcools* de Guillaume Apollinaire jaunissait depuis déjà un bon moment de l'autre côté de l'Atlantique. Il n'en demeure pas moins que la correspondance de Simone Routier, faute de nous présenter une « voix éclairée » en mesure d'établir une communauté de sens avec notre époque, nous en apprend beaucoup sur le milieu littéraire de la fin des années 1920 au Québec.

Dur d'être une femme de lettres en 1928

Le titre « Je voudrais bien être un homme », tiré de la correspondance de l'auteure, montre assez bien la position dans laquelle se trouvait la jeune poète de 28 ans au moment où elle écrivait cette correspondance. Tentant tant bien que mal de s'attirer l'appui et les compliments d'un milieu littéraire presque exclusivement masculin, les lettres de Simone Routier constituent un exemple assez fort de l'état d'infériorité systématique dans lequel étaient placées les quelques écrivaines de l'époque.

Il est toutefois difficile d'actualiser la démarche de Routier dans une perspective contemporaine. Comment, dans une pareille situation, accepter de jouer le jeu des conservateurs ? Lorsqu'elle répond aux remarques légèrement paternalistes d'Harry Bernard sur son recueil, elle écrit par exemple : « Mais je vous en prie, regardez bien encore, sans distraction mes césures que j'ai voulues implacablement classiques au 6^e pied, comme aussi les rimes pluriel avec pluriel. » (p. 131)

C'est ici que le travail de Routier échoue. En voulant se mouler au formalisme ambiant, la poète en vient à jouer le jeu de ceux qui la tiennent en domination. Plutôt que d'aller vers une invention langagière qui serait peut-être sa seule libération, elle verse dans un conservatisme petit qui empêche son œuvre de se rendre jusqu'à nous.



SIMONE ROUTIER

À travers ces lettres se dessine un petit drame de mœurs assez passionnant. La femme de Bernard en vient à trouver inconvenant cet échange épistolaire.

Comme un récit

La force du travail d'édition de Guy Gaudreau et de Micheline Tremblay est de réussir à rassembler les lettres de Routier et de Bernard de manière à rendre le dialogue cohérent. À travers ces lettres se dessine un petit drame de mœurs assez passionnant. La femme de Bernard en vient à trouver inconvenant cet échange épistolaire (très prude, il faut le dire) et les deux correspondants doivent aussitôt cesser de s'écrire.

Cette banale histoire en vient à représenter tout un état d'esprit chez les conservateurs de l'époque où une femme célibataire et poète de surcroît ne peut être autre chose que menaçante. On aurait aimé qu'elle le soit davantage.

☆☆☆

IVAN CAREL ET SAMY MESLI (DIR.)

Hector Fabre

Montréal, VLB éditeur, 2011, 300 p., 27,95 \$.

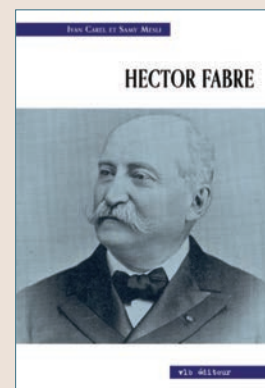
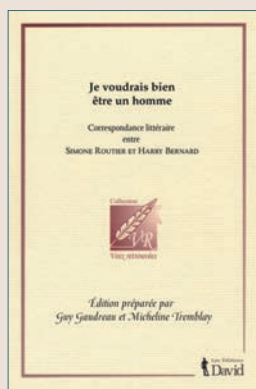
De Fabre à Pharaon

Les actes du colloque Hector Fabre représentent sans aucun doute (malgré quelques choix éditoriaux douteux) l'ouvrage le plus complet sur ce personnage important de l'histoire culturelle et politique québécoise du XIX^e siècle.

Peu de gens connaissent aujourd'hui Hector Fabre, même s'il a été une figure marquante du Québec à fin du XIX^e siècle. Premier représentant de la province à Paris, ce journaliste et politicien aura marqué considérablement les relations France-Québec à son époque.

À un moment de l'histoire où la province accueille une grande quantité d'immigrants français, il est intéressant de revenir sur les débuts des relations entre Paris et l'État québécois. Toutefois, l'essai *Hector Fabre* nous en apprend peut-être plus sur la vie intellectuelle française et québécoise de l'époque.

D'abord affilié au libéralisme des Patriotes, Fabre aura pour talent de changer d'opinion au gré des interlocuteurs et des modes. Cette particularité lui vaudra d'être surnommé « le Caméléon » par ses contemporains. Plusieurs des auteurs d'*Hector Fabre*, revenant sur cet aspect



du personnage pour dresser un portrait un peu plus juste de celui-ci, font d'Hector Fabre un homme résolument de son temps.

Témoignage de son époque

La force des actes du colloque Hector Fabre est de replacer la pensée de l'homme dans un contexte où les libéraux laissent peu à peu la place aux ultramontains. Un article comme celui d'Yvan Lamonde, par exemple, fournit un panorama rigoureux de cette dynamique où la France joue un rôle sentimental important.

Dans le même ordre d'idées, Sylvain Simard réussit à montrer de manière assez claire comment l'action de Fabre en tant que représentant du Québec à Paris est concomitante avec un intérêt accru pour le Canada en France. Alors que le nationalisme français devient plus fort dans la foulée de la guerre franco-prussienne de 1870, l'intérêt pour la colonie perdue devient lui-même plus important.

Une pensée vivante

De leur côté, Jocelyn Saint-Pierre et Jonathan Livernois parviennent à lire l'œuvre de Fabre dans une perspective contemporaine. Il s'agit sans doute ici d'un des aspects les plus féconds de la réflexion présentée dans l'essai.

Saint-Pierre, avec son texte sur la Tribune de la presse¹, sort la pensée de Fabre de son contexte pour la faire participer au débat actuel sur la place des médias au Québec. Alors même que l'empire Quebecor s'en prend à plusieurs acquis du journalisme d'ici, ce regard sur les fondements des institutions journalistiques au Québec est tout à fait pertinent.

Quant au texte de Livernois, il constitue un apport intéressant à la réflexion sur les rapports nord-américains à la ruine qui sort une fois de plus l'œuvre de Fabre de son contexte politique pour la projeter dans une étude actuelle de notre rapport complexe au passé et au progrès.

Un étrange travail d'édition

Ces quelques exemples montrent bien à quel point *Hector Fabre* constitue une œuvre diversifiée qui permet autant de replacer le personnage dans son époque que de réfléchir sur ses rapports aux contemporains. Le travail, par son exhaustivité, ne rejoindra certainement pas un grand public, mais constitue une pierre bien posée dans l'édifice de la recherche.

Il convient toutefois de revenir sur le travail légèrement étrange des directeurs Ivan Carel et Samy Mesli, qui ont eu l'idée d'inviter l'ancien ambassadeur Gilles Duguay à pondre une préface hagiographique dont la première phrase en dit assez long sur son peu d'intérêt critique: « Vivant symbole des retrouvailles de la France et du Canada français, Hector Fabre naît au mois d'août 1834, fils d'Édouard-Raymond, lui-même personnage d'exception. » (p. 11)

J'épargnerai au lecteur le passage où Pharaon sauve le petit Fabre des eaux du Nil. Blague à part, cette bourde aurait été excusable si la ministre Monique Gagnon-Tremblay en personne ne venait pas en rajouter en postface en recrachant la bouillie gouvernementale sur les relations France-Québec. Il est de mon avis qu'il y a une place pour ce genre de discours et que cette place n'est certainement pas celle où devrait se dérouler un travail intellectuel rigoureux.

Ajoutez à ces deux gémissements de la pensée de sérieux problèmes avec la typographie (le point avant ou après les guillemets dans une phrase complète, il faut se décider) et vous avez un essai en somme un peu gâté. L'idée est de ne pas s'arrêter à la croûte et de se contenter de ce qu'il y a à l'intérieur.

1. Organisme représentant encore aujourd'hui les journalistes au Parlement du Québec.



VICTOR-LAURENT TREMBLAY

Être ou ne pas être un homme

Ottawa, David, 2011, 521 p., 36 \$.

« La fiction n'est pas le réel »

Intéressant projet que cet *Être ou ne pas être un homme* de Victor-Laurent Tremblay. En revenant sur les représentations de la masculinité dans le roman québécois, l'auteur de cet essai réussit à produire une réflexion engagée et engageante, mais qui peine cependant à convaincre de sa pertinence.

« On objectera que la fiction n'est pas le réel » (p. 45), écrit Victor-Laurent Tremblay au début de son essai *Être ou ne pas être un homme*. L'auteur voyait juste, mais prévenir le coup par la rhétorique ne suffit pas à construire un argument crédible. C'est justement par cet aspect du texte — cette relation au réel établie grâce à un appareillage théorique vaguement lourd — que l'auteur perd l'objet avant tout littéraire de son étude.

Il demeure difficile, en effet, de voir en quoi l'essai de Tremblay se distingue des lectures sociales du roman québécois produites par la critique des années 1960 où le personnage devient l'emblème de toute une collectivité. Rapporter les questions d'hétéronormativité (normes imposées par l'ordre social mâle et hétérosexuel) sur le roman constituait un projet certes ambitieux, mais voué à contraindre le texte à parler pour une société en entier.



VICTOR-LAURENT TREMBLAY

L'objet littéraire est bien entendu une manifestation du social, mais son rapport à l'esthétique lui permet d'aller au delà de l'éthique et de fournir un espace de jeu et de remises en question de notre rapport au réel. Il aurait été sans doute souhaitable d'investir cet espace plutôt que de chercher à montrer comment le patriarcat se manifeste dans le roman québécois.